

Luc Bérumont

(1915-1983) (p. 5)

Peintres et Poètes ont pour carrefour commun le carrefour de l'œil, où l'image fulgure et calcine.

Nul étonnement si de tels *ouvriers* se trouvent ici rassemblés pour l'édification d'un derrick de mots et de signes. Tous ont en commun *d'avoir vu* : Mandeville, qui passe le premier, levant la paupière des pierres. Les autres -accordés au jeu- conjuguant leur vision à la sienne. Voyant ce qu'il a vu. Prolongeant son regard intérieur au-delà du champ rituel.

De cette expérience naît un livre. Des poètes < montrent > un peintre.

Par un juste retournement, un peintre < montre > des poètes. Car, qui dit autrui dit soi-même.

Qui nomme se dénomme.

Qui donne à voir est vu.

L'univers perd son masque

Maurice Aubert (... - ...) (p. 11-12)

Fissures dans le temps basculé

un doigt troue le vide  
recolle les fragments épars  
d'un silence

crée le rythme nouveau  
de la matière

une bouche aspire un ciel  
déséquilibrant la sonorité des lumières

les couleurs extraient du vide  
la question posée à l'œil

derrière la déchirure  
d'autres mondes s'enchevêtrent :  
l'univers perd son masque

disloqués pierres et visages  
sont fluides mouvements cosmiques

instantanément mouvant  
le non-exprimé devient forme suspendue  
en attente

le dialogue s'engage  
entre le regard et l'espace  
qui le regarde

**Maurice Bourg**

**(Marc Vaution?? 1956 – 1991?) (p. 16)**

Algues déracinées, sur ardoise  
scellées comme autant d'énigmes

fougères ignorées du jour

stries ligneuses, alternativement  
éclatantes ou mates, veinules  
qui, l'une sur l'autre, se haussent

formes inconnues  
sans noms

qui courent de gradins en gradins  
inaptes encore à saisir des ailes

Cependant les temps sont proches  
où des schistes arrosés de pluies  
un soleil de feuilles inclinées  
émergera, en un ciel nouveau.

**Roc et turbulences**

**Andrée Chedid (1920 2011) (p. 22)**

Sursauts nocturnes    Cris solaires  
Incision des sols  
Cadences qui bousculent les âges

Souffles greffant sur la toile  
Visages et labours  
Charriant cratères et violences  
Joignant sables et avenir

Souffle en travail  
qui se hisse  
qui réunit

Mouvement qui nous attelle  
aux flammes    à l'onde  
à partout    à nulle part  
à maintenant  
à *ceci*

**René Farabet**

**(1934- 2017) (p. 32)**

L'iris là n'a rien – déjà – reflété :

tout est fabule.

Extradé, sidéré, un carrier au jet de pierres

canarde l'espace pour en faire un boulier.

précipité/flocule.

La forme est encollée, fixée la dune et l'encre bue,

mais la secousse première travaille encore cette écharpille.

blocs sans aplomb, épaves glissées,

éclats, traînées, masses gélives.

structures machinées où ça pousse, où c'est arc-bouté.

Penchez un peu la toile – histoire de regarder :

tous ces gisants plissés vont basculer – hors champ –

ou s'ab(y)mer

parce qu'aussi dans le fond là-bas ça fout le camp.

l'homme aux yeux de nuée

devant nous mon(s)tre ses formes, les met à plat:

mais l'espace pictural est un lieu de sabbat.

**MANDEVILLE**

**Eugène Guillevic (1907-1997) (p. 35)**

Des on ne sait trop quoi

Partis on ne sait d'où

Mais qui arrivent

Où c'était nécessaire.

Plus ou moins couleur

De champs labourés.

Réunis là,

Ils sont un lieu

On ne sait d'où venus

Mais qui ont rapport

Où l'on est heureux

De les rencontrer

Avec la terre,

Avec son grain et son espace.

Et de longtemps se plaire

Dans la compagnie,

On ne sait d'où

Ni comment venus,

Enveloppés dans l'exigence

Où ils nous insèrent

Tombés, suintés, montés

D'un peu partout

Avec le terroir

En travail secret.

## Correspondance

Jean L'Anselme (1919-2011) (p. 42)

Copenhague, Bruxelles, Amsterdam  
Paris ma grand-ville,  
Paris MANDEVILLE-Etape  
Espace feuillu sous un soleil lunaire, hiératique.  
d'un ANTRE-monde de basalte  
Sauterelle d'avant-déluge, immature; foetus  
d'un magma de barrières zonales  
déchiquetées d'affiches.  
Amibe du ventre terrestre en gésine, coulée  
de lave, accouchée de cendres, sourire  
de mâchefer, grimaces de scories  
calice de roches.  
Nature morte au minéral. Feu calciné viscéral  
  
Râ MANDEVILLE rue Notre-Dame des Champs

## Les genèses de Mandeville

Jean Laugier (1924- ....) (p. 45)

Herse par quelque éclat de harpe sur la pierre  
Un bruissement de source qui s'éveille,  
Rien qu'une goutte d'eau  
Vêtue désinvolte  
Où la musique à peine façonnée s'apaise.

Soupçonneuse la danse  
Et de profil soudain si franche  
Assoupie, brève de couleurs :  
Dans l'aube d'un regard l'étoile se promène,  
Solstice des oiseaux qui vaquent sur les branches.

Germination du perceptible  
Comme dans ces velours de l'eau  
Que le torrent égrène,  
La main ramène un fossile  
Et le rend à l'éternité.

**Jean-Yves Montagu**

**( 1941-... ) (p. 48)**

Ce qui sépare le rire des barbares et la nuit courbée  
dans les chausse-matières?

Un trait,  
dans le pre nomade en bocage de craie.

Je suis, ivre, le cyclope entré au tarot des lieux  
le grand cygne focal ouvrant les ailes des peaux-pierres;  
Le passage est rive et rêve à la fois,  
une voyelle du cœur en papier collé.

Les ciseaux séparent et resserrent les bruits,  
les cinq temps d'hiver en dégel plié  
où l'envers se fixe à l'endroit fixé  
par Mandeville auteur en Mandeville ôté.

Je suis mort buvard, tu peux me créer.

**Jean Orizet**

**(1937 -...) (p. 49)**

Sa peinture fait éclater des mondes nus pour les projeter dans un espace où flottent des noyaux de brume au cœur du minéral – minéral qui se fracture en détroits autour du lait glacial des banquises.

Voici que, sur les massifs-écrans, apparaissent les messages cryptés des moraines répercutant, parmi le quartz, le chant flou des grands mammifères – vibrations qui déplacent une architecture de schiste, de marne et de gel, vers les fosses lentement surgies, pour que vienne s'y ancrer la terre.

Terre au sang invisible, irriguant la mémoire de saisons à venir. Déjà, elles prennent forme, inventent leurs couleurs : le bleu conquérant d'atmosphère, le vert qui adoptera l'arbre, le rouge puis le brun, ou l'homme reconnaîtra son visage.

Maintenant, il s'embarque pour l'écriture et lance des messages à la foudre. Son ciel éclate soudain, se partage, lui fait entrevoir d'autres formes, et la forme devient femme dont il ne sculpte que les hanches. Tout est prêt pour l'enfantement. Il sait que la mort n'a plus cours.

## **Effigie**

**Gisèle Prassinos (1920-2015) (p. 51)**

C'est après le tambour  
le volcan le chaos  
dans l'os et le gravat  
des gisants délités  
sur l'arbre dégluti  
la poussière des pulpes.

Sur les règnes alliés  
à l'épaule des cendres  
c'est bien après le temps où gonflaient les troupeaux  
que la mort en buissons culmine ses puissances.

Elle sereine composée  
enfin inaltérable.

## **Pour un durable silence**

**Joseph Paul Schneider (1940-1998) (p. 54)**

C'était jour du grand vent sur les plages,  
terre oublié où Mandeville entreprend  
ses profond labours d'espace. Argiles et  
nuages, sables et sang mêlés, retournés,  
mis à jour, au soc lumineux du désir. Le  
temps remonte les veines dans l'aventure  
tournoyante des formes : tragique et gri  
sante ponctuation colorée d'un voleur de  
feu. Nu comme un cri, le pinceau tranche,  
dans un jour d'acier et de caoutchouc,  
pour un durable silence.

**Fragments d'une écriture**

**Marc Vaution (1947 - ....) (p. 57/58)**

D'une montagne à l'autre  
Les mélèzes se consomment  
En fresques cendreuse  
Le silence revit  
au seuil d'une saison nouvelle

*L'errance des figures  
question gestuelle  
en suspens*

Le vent force l'anneau des brumes  
Les runes disent  
des secrets dressés

*L'informulé naîta  
d'un mouvement circulaire contrarié*

Langue solaire  
Langue à fructifier les lichens  
Langue de peu de poids  
toujours à reconstruire

*Tout à l'heure  
la ligne sera  
prisonnière de ses propres contours*

Ainsi ce ciel caillé  
pour des débâcles fleuries

*Etrangère  
la main se prend au jeu  
d'un silence qui lui ressemble*

Jour nu  
parsemé de transparences  
qui fuient  
dans le craquement des banquises

*La lumière n'enregistre  
que des formes qui se refusent*

La parole  
a rejoint l'horizon  
Un arbre méridien  
puise se sèves  
dans l'immortalité de l'eau

Il était un soir un homme face à ses mains  
Main rôdeuse sur les eaux  
    Dans le creux de sa main  
    se tient droite une lune  
    Une lune circulaire pleine  
    comme la femelle de l'auroch  
La main ramène un fossile  
et le rend à l'éternité  
    Sans savoir d'où  
    ni comment  
    ni pourquoi  
    à maintenant  
    à *ceci*

Une palidonie cosmique  
    Un remuement originel  
    de schiste de marne et de gel  
Brouillard où se perdent nos mains  
    où l'espace abandonne ses paumes  
    la sphère bien sûr est divine  
malgré le ciel porté que la main rejoindre  
    Tortue jurassique rêvant à la course  
    de jeunes météores  
    de chairs et cristaux en gésine

Ainsi ce ciel caillé se prend au jeu  
    La pensée se libère en flocons  
    au soc lumineux du désir

Fissures dans le temps basculé  
    Sur l'ardoise  
    Pour féconder l'éternité

Tout autour il y a de beaux futurs  
    Et toujours l'isolement, le rare  
    Je suis mort buvard  
    tu peux me créer

Mandeville danseur d'images  
    Sa démarche le suit  
    Tu parles dans tes mains  
    et les doigts regardent ton geste

Aux moments de répit  
    Quand le peintre change de paupière  
    enfin inaltérable

Faites silence pour crier

Il était un soir un homme face à ses mains  
    L'une l'autre  
    de même

LIEU DE SABBAT

Et c'est ainsi qu'Allah est grand.